

Stéphane Tonnelat

## Interstices urbains des mobilités des terrains délaissés de l'aménagement



Stéphane Tonnelat est architecte et urbaniste.

1. L'Atelier (2000). *La forêt des délaissés*,

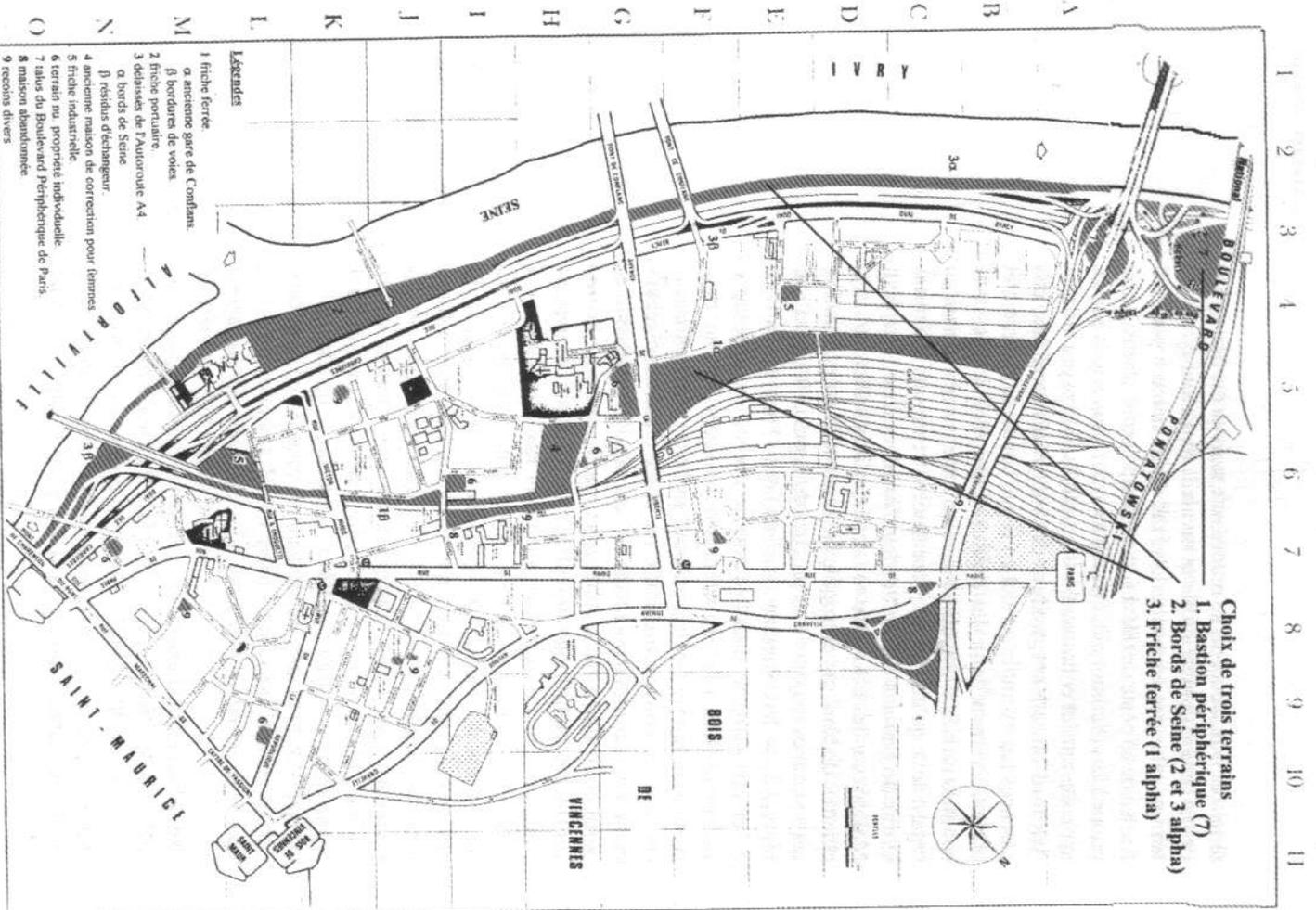
Caisse des dépôts et consignations. Institut Français

d'Architecture. Ce travail expose qu'un quart des nouveaux territoires urbanisés serait construit comme du résiduel.

2. Voir les concours

Européen qui, tous les deux ans, mettent en compétition des équipes d'architectes sur le thème des

Choix de trois terrains  
1. Bastion périphérique (7)  
2. Bords de Seine (2 et 3 alpha)  
3. Friche ferrée (1 alpha)



### Legendes

- 1 friche ferrée
  - α ancienne gare de Conflans
  - β bordure de voies
- 2 friche portuaire
- 3 délaissés de l'Autovoute A4
  - α bords de Seine
  - β résidus d'échangeur
- 4 ancienne maison de correction pour femmes
- 5 friche industrielle
- 6 terrain nu propriété individuelle
- 7 talus du Boulevard Périphérique de Paris
- 8 maison abandonnée
- 9 recours divers

territoires « interstitiels », P.U.C.A., Ministère de l'Équipement.

3. On retrouve des notions de l'ordre urbain compatible avec cette vision chez Aldo Rossi, *L'architecture de la ville*.

L'Équerre, 1981 : ou de manière plus générale chez tous les penseurs de l'urbain qui proposent de « lire » la ville comme un système compréhensible d'organisation de l'espace.

4. Georges Knaebel, « Désordres urbains au quotidien », Cours de DEA, I.U.P. Créteil, 1996.

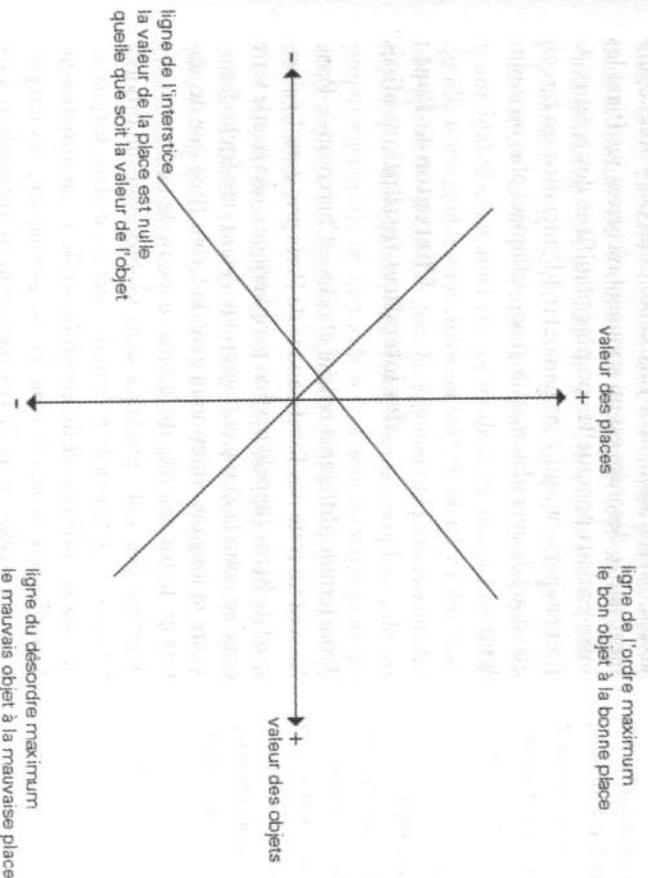
5. Denis Hollier, *La prise de la Concorde, essai sur Georges Bataille*, Gallimard, 1974.

Pour déminer ce paradoxe et tenter d'explorer de façon moins idéalisée et plus pragmatique le potentiel des interstices, mon travail s'est organisé selon deux approches complémentaires. La première, majeure et urbanistique, étudie les terrains comme des lieux de désordres, ce qui expliquerait leur indetermination. La deuxième, mineure et ethnographique, prend la première approche comme un cadre non plus indéterminé mais suffisamment précis pour entrer dans la définition d'un contexte pour des activités situées dans un tissu urbain. Le rapprochement de ces deux approches permet alors d'observer des creux particuliers dans les cycles de dégradation et de renouvellement propres à l'aménagement. Des creux qui ne seraient pas seulement accidentels mais aussi constitutifs du tissu et dans lesquels se développeraient des mobilités proprement urbaines.

### Approche majeure

Les interstices seraient d'abord le lieu du désordre sous plusieurs formes. Si l'on admet qu'un système de valeur participe à la définition des espaces urbains comme places auxquelles correspondent des activités particulières, alors le système de places que représentent les lieux de la ville peut être lu comme un dispositif d'ordre, intelligible à chacun des participants.<sup>(5)</sup> Les objets (ou fonctions), rangés à des places, ont eux aussi une valeur et, de cette manière, ils participent à la constitution du sens du couple place/objet. À partir de là, « la préconstruction du système de places est une affaire de préconstruction taxinomique de l'univers des objets. »<sup>(6)</sup> Si on suit Georges Knaebel ou Denis Hollier,<sup>(7)</sup> le désordre découlerait d'un rapport d'intelligibilité (ou d'inadéquation) entre une place et un objet, entre un signifiant et un signifié. Dans cette optique, examiner un interstice reviendrait à interroger le couple espace/sens sous des rapports de correspondance de valeur.

Lorsqu'un objet de valeur négative est à une place de valeur positive (ou inversement), alors il y a désordre. G. Knaebel illustre ce mécanisme par un schéma simple :



Selon ce schéma, trois désordres différents peuvent correspondre à l'interstice selon qu'on le considère comme « vide », comme rempli, ou comme occupé. Ce sont le désordre de production ou le reste, le désordre de saleté (le résidu ou « tout ce qui n'est pas à sa place »<sup>(8)</sup>), et le désordre de transgression situationnelle (les activités dans l'interstice qui n'ont à priori rien à y faire). Le premier renvoie aux jugements portés sur le terrain même comme reste d'opération d'aménagement, le deuxième aux objets dans l'interstice et le troisième aux activités éventuelles dans l'interstice. Les trois désordres, le reste, la saleté et la transgression, définissent les jugements dominants concernant les interstices, leurs objets et leurs activités. Ils constituent comme un cadre de référence pour toute intervention sur ou dans un interstice. Au niveau institutionnel et opérationnel, ces jugements servent directement à la construction, à la domestication, à la maintenance et au contrôle des terrains, chaque désordre correspondant à un traitement

6. Mary Douglas, *Purity and danger: an analysis of the concepts of pollution and taboo*, Routledge & Kegan Paul, London, 1966.

adapté : redéfinition, nettoyage et contrôle. On y voit notamment que le désordre est un argument récurrent justifiant les interventions ponctuelles ou plus planifiées des acteurs de l'aménagement, qui font parcourir à l'interstice un circuit classique de dégradation et de renouvellement plus ou moins long.

### Charenton-le-Pont : des interstices institutionnalisés

Trois terrains différents ont été choisis à Charenton-le-Pont. Ils sont un reste des fortifications de Paris pris dans l'échancrure de Bercy (appelé bastion périphérique), une bande terre coincée entre la Seine et l'autoroute A4, et une friche ferroviaire le long des voies de la gare de Lyon. Bien que de statuts et de formes très différents, chacun de ces trois sites montrent des traits similaires dans les processus de production qui les ont amenés à l'état d'interstice et dans les mécanismes d'entretien et de contrôle qui les y maintiennent. Tout d'abord, en ce qui concerne la production, ces terrains sont invariablement les conséquences secondaires de contraintes techniques ou processuelles imposées par l'aménagement urbain lui-même. Le bastion périphérique, par exemple, est classé comme domaine annexe au domaine public du boulevard périphérique. Il n'est pas un espace en soi mais un équipement technique qui assure le bon fonctionnement des voies rapides en soutenant les bretelles d'accès. Tout son rôle tient dans sa masse de pierres et de terre tandis que sa surface est dénuée de fonctions. De même, la bande entre Seine et autoroute est un résultat des servitudes imposées par ces deux axes de circulation. La première impose un chemin de halage inconstructible tandis que la seconde comporte une zone d'isolation *non aedificandi*. Un pipe-line, dédié au transport des hydrocarbures, enterré dans le terrain, finit de rendre l'ensemble des fronts de fleuve totalement inconstructibles, au grand désespoir de la mairie qui avait réussi à en arracher la gestion à son propriétaire légitime, le Port Autonome de Paris. Ce sont au final autant les contraintes techniques que l'absence d'entente entre ces acteurs qui maintiennent le terrain dans son état interstitiel.

Dans la friche ferrée le problème est un peu plus complexe dans la mesure où le terrain est théoriquement constructible mais handicapé par un COS faible<sup>(7)</sup>, imposé dans le POS<sup>(8)</sup> par la mairie, et qui empêche la SNCF de développer le site elle-même ou de le vendre à des développeurs privés. La municipalité s'est ainsi arrogé un droit de réserve de facto qu'elle seule peut lever en révisant le POS, ou en y substituant une opération de ZAC<sup>(9)</sup> dont le règlement se substitue au plan municipal. Cependant, les financements complexes de ces projets successifs se sont avérés très délicats expliquant les vingt ans de semi abandon dans lequel était la friche au temps de cette étude.

Ces mécanismes de production de l'interstice contribuent à placer le terrain dans un domaine invisible où ils ne semblent plus faire partie des lieux de la ville. C'est ce que nous avons appelé le désordre de production. Cette invisibilité permet alors à d'autres désordres comme la saleté d'occuper le terrain. Pourtant, la saleté peut, si elle s'accumule, rendre le désordre visible. C'est pourquoi il existe dans chacun des trois interstices, une maintenance minimale destinée à contenir le terrain dans son domaine invisible. Il ne faut en effet pas croire que les propriétaires et gestionnaires sont absents. Au contraire, l'interstice est un état qui demande de l'entretien, notamment en termes de définition des limites de visibilité. La surface du bastion, par exemple, a été confiée aux services des parcs et jardins de la mairie de Paris, qui s'assure que la saleté ne s'accumule pas dans les coins voyants et organise les plantations en écrans visuels destinés au trafic automobile qui entoure le terrain. Ainsi sont définis un extérieur visible et entretenu et un intérieur moins directement surveillé. Le même principe s'applique aux bords de Seine où le Port Autonome envoie régulièrement un camion benne récupérer les détritus et bidons d'huile de vidange qui s'accumulent, et risquent ainsi de donner des arguments à la mairie pour réclamer des transferts de gestions supplémentaires. La friche ferrée révèle une construction visible/invisible plus complexe. Le terrain est tellement bien caché qu'il ne demande que peu d'entretien. Cette invisibilité lui permet même d'accueillir des personnes sans-abri recrutées dans la gare de Lyon et dont la présence constituait un désordre. Ces personnes étaient

7. Coefficient d'occupation des sols. Ratio de surface constructible par rapport à la surface du terrain.

8. Plan d'occupation des sols. Règlement municipal qui définit les usages des terrains et leur constructibilité.

Maintenant remplacé par le PLU, Plan local d'urbanisme.

9. Zone d'aménagement concertée.

« ramassées » dans la gare et accompagnées jusqu'à la « halte », un local technique situé sous les voies à l'arrière de la gare, avant d'être conduites en bus jusqu'à un centre d'hébergement du Secours Catholique dissimulé dans la friche. Là, les sans-abri échangeaient le ticket qui leur avait été remis auparavant contre un lit et la promesse de repartir le lendemain avant neuf heures par leurs propres moyens. Dans ce cas, on peut penser que les limites extérieures visibles de la friche ferroviaire sont en fait constituées des espaces publics de la gare tandis que l'interstice reste totalement invisible. Ce mécanisme donne un rôle de maigre de manœuvre fonctionnelle à l'interstice, à l'usage des propriétaires qui lui assignent un rôle de recyclage temporaire.

Cette observation pose enfin le problème du désordre de transgression qui veut qu'on n'ait rien à faire dans l'interstice. C'est pourquoi l'hébergement d'urgence ne saurait être que temporaire et surtout organisé selon un strict découpage jour/nuit qui montre de manière évidente qu'on ne s'arrête pas dans l'interstice. La transgression situationnelle est aussi visible sur les quais de Seine où, à la suite d'une émission télévisée ayant diffusé des extraits d'interviews avec des squatters installés jusque-là de manière invisible, la mairie a convoqué le Port Autonome chez le préfet pour régler une situation devenue intolérable face aux nouvelles façades de bureaux de l'autre côté de l'autoroute. De même, lorsque l'occupation nocturne de l'espace central du bastion est devenue trop visible, le service des jardins a fait remplacer l'aire pavée par des buissons d'épineux à vocation repoussoir. Même lorsque la présence peut être justifiée, comme dans le cas d'un nouvel arrêt de bus, installé au pied du bastion péritérique pour favoriser la correspondance avec la ligne PC sur le boulevard des Maréchaux, les jugements de transgression semblent difficiles à contenir. Les rares femmes présentes à cet arrêt développent rapidement un sentiment de malaise, alors que les automobilistes les fixent d'un œil narquois, comme s'il était entendu que ce n'était pas le bus qu'elles attendaient. De fait, on le voit, c'est surtout l'impossibilité de l'arrêt que cette transgression toujours possible manifeste.

### Times Square, New York

À Times Square, aussi appelé le « carrefour du monde », l'interstice était naturellement apparu de la rencontre de la trame orthogonale avec l'ancien tracé de Broadway qui la coupe en diagonale, produisant à chaque intersection avec une avenue, deux triangles résiduels. Trop fins à Times Square, angle avec la septième Avenue, ceux-ci n'ont pu être construits et demeurent aujourd'hui comme témoins de l'ignorance de l'aménagement new-yorkais du terrain lui préexistant.

En ce qui concerne les désordres de saleté et de transgression qui mènent à l'entrelien et à la surveillance des interstices, Times Square est probablement en pointe d'une tendance hyper-sécuritaire efficace, mise en place pour redonner au quartier sa splendeur des années passées, avant sa déchéance temporaire dans le royaume du sexe et du crime. Le Times Square BID, un regroupement des commerces et entreprises du quartier, percevant une taxe locale redistribuée par la mairie, dispose de ses propres équipes de nettoyage et de sécurité. Avec la baisse sensible de la criminalité, leurs missions ont de plus en plus tendance à les transformer en régisseurs et employés d'un gigantesque cinéma, où l'important est de faire circuler la foule sans accroc et sans ralentissement devant le spectacle des panneaux lumineux qui recouvrent les façades. Dans le même temps, les triangles interstitiels sont peu à peu devenus des scènes annexes de représentations idéales pour mettre en scène des événements au carrefour du monde sur l'arrière-fond des affichages lumineux. En 2001, La chaîne de télévision Fox, y a par exemple organisé le « plus beau mariage de l'année » visible en direct live depuis tous les foyers des États-Unis. Bien sûr, la nouvelle visibilité conférée à ces résidus d'aménagement ne tolère pas de saleté, ni d'ailleurs de transgression susceptible de perturber le spectacle. De fait, les triangles ne sont plus exactement des interstices mais plutôt des annexes au spectacle, entièrement visibles. Y demeurent-il néanmoins des interstices ?

L'approche majeure de ces deux interstices (mais aussi d'autres cas non exposés ici) montre tout d'abord l'importance de la visibilité dans la définition des limites externes du terrain, imposées et utilisées par les acteurs institutionnels de

10. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Minuit, 1975.

11. Erving Goffman, *Behavior in Public Places, Notes on the social organization of gatherings*, The Free Press, New York, London, 1963.

l'aménagement à la fois comme instrument de dissimulation et/ou de révélation d'espaces sans fonctions répertoriées, mais aussi d'entretien et de contrôle de cette limite et des espaces intérieurs, comme marges de manœuvre fonctionnelles, notamment en termes de recyclage. À ce titre, les interstices ne seraient pas tant des terrains abandonnés de l'aménagement que des espaces mis en réserve, à la fois en urgence et à plus long terme.

De manière plus générale, on s'aperçoit que ces nouvelles fonctionnalités s'accommodent bien du jugement de désordre, et rendent l'arrêt du quidam dans l'interstice difficile à justifier. Pourtant, des activités réussissent néanmoins à y prendre place. C'est précisément leurs techniques de présence que nous allons aborder dans l'approche mineure.

### Approche mineure

L'approche mineure, inspirée du vocabulaire de Deleuze et Guattari<sup>(10)</sup>, prend les désordres de l'approche majeure comme un cadre qui veut qu'on n'ait pas de raison légitime de se rendre dans l'interstice, à moins de se présenter comme un des acteurs de l'entretien ou de la transformation du terrain. Ce « cadrage » interdit la possibilité de l'arrêt mais laisse néanmoins ouverte l'éventualité du passage (ou du raccourci, « je ne fais que passer ») qui satisfait à l'impossibilité à prendre place sous peine de désordre. En conséquence, l'interstice deviendrait accessible à des activités dont la justification première est d'être mobile. On n'aurait donc pas nécessairement besoin d'être déviant pour pénétrer dans l'interstice mais seulement d'être en mouvement. Cette simple supposition permet d'écarter d'emblée tout jugement de valeur sur les activités observées en considérant que le passage constitue une parade toute faite mais cependant non déterminante de la nature des activités. Dans cette option, le passage est considéré comme un engagement dominant au sens de Goffman, dans l'ombre duquel peuvent se dérouler des engagements secondaires qui n'en sont pas moins principaux.<sup>(11)</sup> C'est ainsi que l'indétermination de l'interstice construite par les catégories du désordre en arrive à devenir un cadre relativement précis des conditions d'accès au terrain, dans l'attente

de son retour dans le domaine des lieux normaux. L'approche mineure consiste alors à observer les activités qui se déroulent dans l'interstice sans pour autant être automatiquement qualifiées de déviantes.

### Charenton

Comment « l'impossibilité de prendre place » se traduit-elle dans le terrain ? Les interstices de Charenton sont effectivement pratiqués par des activités qui se présentent toutes comme des déclinaisons du passage. La première, bien sûr, est celle du raccourci. Étonnamment, le bastion périphérique est placé au carrefour d'un réseau interstitiel qui le place comme un échangeur piéton dissimulé au sein du trafic automobile. Il est en effet largement utilisé par des personnes qui veulent se déplacer dans Paris et la première couronne sans passer par les espaces plus « normalisés » de la rue. Ainsi, le bastion ouvre-t-il sur les voies sur berge en amont et en aval, sur la petite ceinture autour de Paris, et sur les voies des gares de Lyon et d'Austerlitz (par la ceinture) offrant un réseau à la fois radial et circulaire de déplacement interstitiel dans lequel il est souvent l'occasion d'une pause.

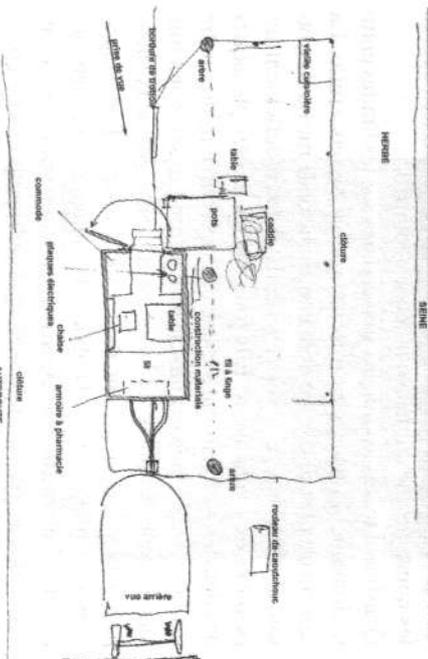
Sur les quais, les squatters déjà évoqués montrent deux « modalités » du passage, sous les formes respectives du stationnement/chantier et du canouillage. La première est réa-lisée par l'habitant d'une petite roulotte de tôle, garée à cheval sur la bande de gazon et la voie de desserte. À première vue, c'est-à-dire depuis la voie et l'autoroute, son installation ressemble à une petite cabane destinée à stocker du matériel le temps de petits travaux. De l'autre côté cependant, depuis le fleuve, la véritable fonction d'habitat de l'installation est évidente. Une couverture de caoutchouc recouvre la paroi de la roulotte contre laquelle s'accumulent caisses, boîtes et ustensiles divers. De fait, en déguisant sa « façade » coté ville, cet habitant a délégué son motif de passage à son environnement, ce qui lui permet de s'installer de manière plus durable qu'un simple arrêt. Évidemment, les services de police ne sont pas dupes, mais ils maintiennent la pression de la menace d'expulsion afin que l'habitant ne néglige pas sa « façade ». De fait, des taggers qui prennent la surface blanche de sa rou-

lotte pour cible le forcent à repeindre régulièrement, une opération de maintien de sa justification de présence qui lui coûte de l'argent.

L'autre modalisation du passage est le camouflage. Les cabanes de planches et de matériaux de récupération, situées plus près de l'échangeur, deviennent invisibles en se fondant dans la végétation. Ici, le motif est délégué à la « peau » de l'habitation en donnant au passant éventuel la possibilité de ne pas la remarquer, de faire comme si elle n'était pas là. On voit bien par conséquent que les modalisations de l'engagement du passant qui permettent l'arrêt reposent sur une communication bien comprise de motifs. De fait, les rares passants et cyclistes (plus nombreux le dimanche depuis que le site est connecté à une piste cyclable reliant Paris) ne détournent que très rarement la tête de leurs positions de personnes qui ne font que passer et qui, par conséquent, regardent droit devant eux, faisant dire aux habitants frustrés qu'« ils ont des lunettes. » C'est est que le dispositif de parking ou de camouflage ne permet pas aisément la rencontre. En effet, la séparation entre l'espace public et celui privé du lit, n'est assurée que par une fine membrane polarisée (tôle ou planche) dont la mission est précisément de repousser le regard. Le guidam qui serait trop curieux mettrait en doute la « véacité » de la couverture et transformerait son regard en celui d'un voyeur, ce qui pourrait être mal perçu. Le motif permettrait donc l'arrêt, mais interdirait la rencontre.

Pourtant, en quelques rares occasions, un « épaississement » de cette peau qui porte le motif a permis d'ouvrir un espace intermédiaire entre privé et public. Lors des grandes grèves des transports de 1995, un couple d'habitants a installé une table à la limite du trottoir pour offrir du thé aux passants, forcés de marcher jusqu'à leur lieu de travail. Cette table a autorisé le détournement de regard en évitant le risque de violation de l'intimité. De fait, de nombreuses rencontres ont permis un peu plus tard à ce couple d'accéder à un logement.

Sur le bastion, les pauses ne sont pas non plus favorables à la rencontre à priori. Cependant, le terrain est plus propice à un autre type de communication qui transforme le site en « point de vue. » Un film amateur tourné sur le terrain illustre ce phénomène. Le scénario choisi pour s'adapter au terrain est celui

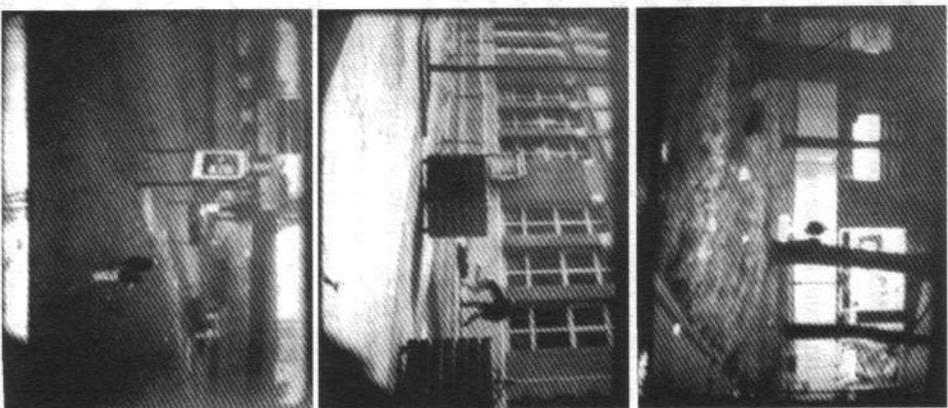


d'une succession de situations, une par espace, entrecoupées de passages d'un lieu à un autre. Les deux personnages principaux donnent l'unité du film, ils sont la « dynamique qui permet de révéler le lieu. » Tous deux sont eux-mêmes dans une situation interstitielle, entre l'interruption de leurs études pour échec scolaire et une situation normale de travailleurs ou plus probablement de chômeurs. Ils ont 20 ans. Ils viennent d'une cité de banlieue quelconque et passent leurs journées à errer dans la ville, entre centre et périphérie. « Les jeunes délaissés se retrouvent dans les terrains délaissés. »

Le schéma du désordre de transgression peut donner une interprétation de la manière dont le réalisateur a voulu filmer l'interaction acteurs/lieu à travers des situations. Les personnages, désœuvrés, sans repère, sont des révélateurs d'espaces interstitiels. On pourrait les assimiler à des objets de valeur nulle, quelle que soit la place qu'ils occupent. Ainsi, ils se situent toujours entre ordre et désordre, soit à leur place, soit

déplacés. La droite verticale du schéma qui affecte une valeur nulle aux objets quelles que soient les places traversées peut alors s'apparenter à la droite de l'errance (l'objet interstitiel, condamné à errer). Le parcours que le film leur fait suivre les montre dans des situations successives qui rapprochent progressivement les acteurs de leur environnement. Chacune des scènes met en valeur le difficile équilibre de la situation entre ordre et désordre. La progression racontée à l'aide de quelques images se retrouve aussi dans la manière de choisir les points de vue sur les deux jeunes hommes.

Quasiment toutes les images sont cadrées sur les limites entre le domaine du passage, trottoirs, routes ou passerelle. La caméra est plantée dans le domaine public de la rue ou du trottoir et offre des vues vers les bords et éventuellement les pelouses de l'échangeur. Elle joue sur les limites physiques des lieux en se focalisant sur une barrière, sur le trottoir entre les talus et les voies rapides. Elle alterne aussi, dans une même scène, les plans sur les lieux propres et les lieux sales, par un travelling ou par une succession d'images. Les acteurs, à cheval sur ces limites. D'abord, ils sautent une barrière qui marque l'interdiction de passer. Ensuite, on les voit errer au milieu des déchets d'un bas-côté puis enfin, agresser un petit garçon. Tous ces tableaux mettent en exergue l'instabilité, entre ordre et désordre des situations rencontrées. Ces scènes sont comme la vue que pourrait avoir l'automobiliste ou le piéton de passage mis devant l'événement. Elles révèlent toutes des interstices depuis l'extérieur, c'est-à-dire sous l'œil immédiat de l'entourage. Là, les acteurs ne s'arrêtent jamais, ils sont toujours dans une démarche exploratoire errante, soumise au jugement du spectateur. Enfin, la dernière scène les montre d'une manière très différente. Les deux jeunes gens sont debout dans la bande de gazon qui sépare le mur de soutienement du bastion des bretelles de l'échangeur. Ils sont filmés depuis le haut du bastion, c'est-à-dire depuis l'interstice. Ce changement dans la prise de vue marque une inversion du regard habituel sur le terrain. Cette fois, les voies rapides sont dans l'arrière plan alors que l'interstice est le point de vue. Dans cette scène, les acteurs ne bougent plus ; c'est le décor qui est mouvant. Alors que la caméra montrait auparavant des jeunes instables dans un monde normal, elle montre mainte-



nant des personnes stables dans un monde mouvant. Ce changement de référentiel n'est possible que parce que la caméra est elle-même en dehors du flux dominant, laissant le film adopter le rythme de ces jeunes qui sont enfin synchrones avec leur environnement. Dans le schéma de valeur place/objet, nous sommes alors au croisement de tous les axes, celui d'objets de valeur nulle à une place de valeur nulle (0,0). Paradoxalement, c'est aussi celui à la fois de l'ordre maximum et du désordre maximum qui rend le schéma obs-

lèle et nous tire hors d'un système de valeurs. L'espace où le couple se retrouve dans la dernière scène est un interstice vu de l'intérieur, normalement invisible sous cet angle, mais révélé par la caméra placée dans un lieu difficilement accessible. Il est un point de vue sur les mouvements alentour. Aussi bien dans la manière dont il a été tourné que dans l'histoire qu'il raconte, le film est emblématique d'un terrain comme le bastion périphérique. Il est tout entier inscrit dans l'instant. Pourtant, ce n'est pas une course permanente qu'il met en valeur, mais plutôt une durée à l'intérieur même du moment. Il remplit le temps. Il utilise les vides temporels qui font l'absence du terrain pour un œil extérieur. Il montre les potentialités de ces bribes de temps et d'espaces qui échappent au monde pressé qui les entoure. Les activités de flânerie, de bronzage, de défoulement sexuel et même de bivouac pour une nuit adoptent des attitudes semblables en même temps qu'elles utilisent le point de vue de l'interstice pour se connecter au réseau dont il est un nœud.

### Times Square

À Times Square, demeurerait-il du reste ? L'approche majeure avait montré que le square entier fonctionnait sur les deux principes du flux de touristes et du spectacle, un système dont le BID assurait la bonne marche. S'il y avait des restes, ils devaient alors être immobiliers, sans pour autant faire partie du spectacle. C'était justement le cas des camelots sénégalais que la rénovation de Times Square semblait incapable de chasser. Ceux-ci ont développé un double engagement de piéton et de vendeur qui leur permet d'utiliser les creux du spectacle grâce aux tactiques de « *fit in* », « *fade out* » et « *stand out* ». « *Fit in* » est une façon de marcher sans pour autant se perdre dans le flux. Les camelots utilisent le trafic piéton comme un courant. Puis, quand ils sont arrivés au bon endroit, ils se fondent dans le décor (« *fade out* ») sans se faire remarquer : c'est la possibilité de l'arrêt. Celle-ci dépend à la fois de la densité des flux, des recoins de l'architecture et du mobilier urbain. Enfin, au bon moment, ils surgissent (« *stand out* ») dans l'espace public en ouvrant attachés-cases ou sacs plastiques

12. Erving Goffman, *op. cit.*

et en chuchotant « Rolex, Rolex » ou « Oakley » (marque de lunettes de soleil). L'observation des pratiques des camelots a alors révélé des lieux de vente reliés par un territoire de déambulation dans lequel ils n'étaient jamais localisables. D'où encore l'idée d'un réseau. Mais c'est surtout leur réticence à apparaître sur quelque image que ce soit qui a permis de dire que les camelots étaient véritablement interstitiels. En croisant les images de Times Square prises sur place, et celles prises de la télévision ou sur Internet, j'ai réalisé que les vendeurs occupaient les « angles morts » de la capture visuelle, les nouveaux interstices de Times Square. Non seulement ils se cachaient des appareils photo des touristes, mais surtout, ils n'apparaissaient jamais dans les représentations diffusées par les médias, prises depuis les nouveaux immeubles construits sur le square. En examinant ces images, je me suis aperçu que les compagnies installées à Times Square capturaient le flux des touristes dans l'espace public pour l'utiliser comme un arrière plan dynamique, support de leur marque, (MTV, ABC, Reuters...), et démontreraient ainsi qu'elles sont bien « là où ça se passe », c'est-à-dire au carrefour du monde. L'examen des localisations des vendeurs a ainsi révélé une topologie visuelle de Times Square organisée selon les *money shots*, c'est-à-dire les angles de vue privilégiés commandés par les immeubles sur le square. Dans ce contexte, tous les piétons sont immédiatement transformés en figurants, dans un film instantanément diffusé et dont la valeur est basée sur le principe énoncé par Deleuze que la coupe immobile (l'image vidéo) est au mouvement ce que le mouvement comme coupe mobile est au changement qualitatif. Le problème à Times Square n'est donc pas tant dans son espace physique que dans sa représentation médiatique qui le transforme en un centre du monde où le passé est le même que le présent et que le futur proche, une infinie répétition du même mouvement, support à la propagande. D'où la réticence naturelle à l'imprévu et donc aux vendeurs dont c'est justement le travail de provoquer des « écroulements locaux de réalité »<sup>12</sup> qui tirent le passant dans un espace où la rencontre est possible. C'est ainsi que les camelots sont devenus un « bruit de fond » dans une machine bien huilée. Ce qu'il faut voir, c'est que la technique de vente s'apparente à l'épauisement de la peau qui

13. James Jerome Gibson, *The Ecological approach to visual perception*, Houghton Mifflin, Boston, 1979.

portait le motif de passage qu'on a déjà évoqué à Charenton. En appelant « Rolex, Rolex » et en ouvrant sa valise, le vendeur élargit soudainement son espace dans une « zone de libération » à l'intersection de l'interstice et de la rue et profite du flux alentour grâce au point de vue que lui offre l'interstice sur le square.

### Conclusion

C'est à partir de ces observations que j'ai essayé de repenser les interstices non plus comme des simples lieux résiduels mais comme des réseaux mobiles et résilients propres à la ville. Ceux-ci seraient caractérisés par deux mobilités que j'ai essayé de définir comme une rencontre du pli deleuzien et de l'engagement goffmanien. Ce sont la mobilité pure et la mobilité tangentielle. Toutes deux s'articulent autour de l'idée que l'interstice offre un point de vue sur le monde alentour et révèle des « affordances », c'est-à-dire des ressources exploitables seulement par certaines activités mobiles, susceptibles d'être utilisées dans un cours d'action déterminé, ici lié au fait d'être de passage.<sup>(13)</sup> La mobilité pure serait cette capacité à jongler entre des engagements dits communicationnels ou de l'ordre du motif, et d'autres plus situés dans un espace de ressource ou écologiques. Elle est la capacité de passer d'un registre à un autre et de révéler plusieurs cours d'action possibles. Par exemple, on peut ne faire que passer et devenir vendeur, ou découvrir une bifurcation dans le chemin prévu. De manière plus générale, la mobilité pure consiste à dire que l'interstice rend plus visibles les mouvements du monde alentour (ce que Deleuze appelle l'inflexion ou la variation) en effectuant un déplacement au foyer géométrique de la variation, c'est-à-dire, dans son schéma du pli, au point de vue. Notamment, la mobilité pure serait ce qui autorise les passages de l'interstice à l'espace public et vice-versa, sans encourir le jugement de transgression (zone de libération). La mobilité tangentielle serait plus pratiquement la capacité à passer d'interstice en interstice sans retourner à l'état de simple piéton. C'est ce qui explique la constitution de réseaux fondés sur des pratiques particulières de l'espace comme la vente de rue, la marche déguisée du camelot ou du sans-abri,

ou la glisse du skateur. C'est en faisant équipe avec le terrain et éventuellement avec d'autres personnes que l'on acquiert cette mobilité, le plus souvent mais pas nécessairement par une transformation de l'engagement à l'aide d'un accessoire portable comme l'attaché-case ou le skate-board. Cette observation porte vers l'idée qu'il y aurait des relations sociales propres aux interstices qui ne seraient ni celles de la familiarité, plus propre aux espaces privés, ni celle de l'anonymat de la grande ville, mais plutôt celles de pratiques partagées et de solidarités à la fois locales et non durables et qui fonctionnent pourtant en réseau. Cette dernière remarque me permet enfin de conclure sur l'idée que les interstices sont peut-être des composants importants du tissu urbain dans la mesure où ils « font ville » au sens dynamique de l'école de Chicago, c'est-à-dire qu'ils sont constitutifs d'une ville où l'occasion de la rencontre est possible à tout un chacun, d'abord en tant qu'étranger.

□